

UNIVERSITE DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1923-1924 — N° 94

LE SYNDROME DE GARNIER ET LES EXHIBITIONNISTES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le Mercredi 9 Avril 1924

PAR

Marcel-Victor-Émile BOUISSET

ÉLÈVE A L'ÉCOLE DE SANTÉ NAVALE

Né à TOULOUSE (Haute-Garonne), le 21 Octobre 1899

Examineurs de la Thèse	{	MM. CRUCHET, professeur	Président.
		BÉGOVIN, professeur	
		PERRENS, agrégé	Juges.
		PAPIN, agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE VICTOR CAMBETTE
91, Cours de la Marne, 91
1924

UNIVERSITE DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1923 - 1924 — N° 94

LE SYNDROME DE GARNIER ET LES EXHIBITIONNISTES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le Mercredi 9 Avril 1924

PAR

Marcel-Victor-Émile BOUISSET

ÉLÈVE A L'ÉCOLE DE SANTÉ NAVALE

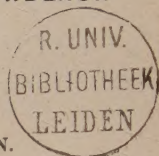
Né à TOULOUSE (Haute-Garonne), le 21 Octobre 1899

Examineurs de la Thèse	{	MM. CRUCHET, professeur	<i>Président.</i>
		BÉGOUIN, professeur	<i>Juges.</i>
		PERRENS, agrégé	
		PAPIN, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE VICTOR CAMBETTE
91, Cours de la Marne, 91
1924

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.



PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, BADAL, PITRES, ARNOZAN, POUSSON.

PROFESSEURS :

MM.			MM.
Clinique médicale.....	VERGER.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL.
	CASSAËT.	Médecine expérimentale	FERRÉ.
Clinique chirurgicale	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique	LAGRANGE.
	VILLAR.	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie...	DENUCÉ.
Pathologie et thérapeutique générales.....	CRUCHET.	Clinique gynécologique	BÉGOUIN.
Clinique d'accouchements.....	RIVIÈRE.	Clinique médicale des maladies des enfants ..	MOUSSOUS.
Anatomie pathologique et microscopie clinique..	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale	DENIGÈS.
Anatomie.....	PICQUE.	Physique pharmaceutique	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie..	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clinique des malad. exotiques	LE DANTEC.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	W. DUBREULH.
Hygiène.....	AUCHE.	Pathologie ext. et chirurgie opérat. et expér ^e	GUYOT.
Médecine légale et déontologie..	LANDE.	Clinique des maladies nerveuses et mentales ..	ABADIE.
Physique biologique et clin. d'électricité médicale	BERGONIÉ.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.	MOURE.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.	BARTHE.
Botanique et matière médicale ...	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	SELLIER.
Pharmacie	DUPOUY.		

MM. PRINCETEAU (Anatomie). — LABAT (Pharmacie).

CARLES (Thérapeutique et Pharmacologie). — PETGES (Vénérologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.			MM.
Anatomie et embryologie.....	VILLEMEN.	Médecine générale.....	MICHÉLEAU
Histologie	LACOSTE.		BONNIN.
Physiologie	DELAUNAY.	Maladies mentales.....	PERRENS.
Anatomie pathologique	MURATET.		ROCHER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	Chirurgie générale	DUVERGEY
	N.		PAPIN.
Physique biologique et médicale	RÉCHOU.		JEANNENEY.
Chimie biologique et médicale....	N.	Obstétrique.....	PÉRY.
	MAURIAC.		FAUGÈRE.
Médecine générale.....	LEURET.	Ophthalmologie	TEULIÈRES.
	DUPÉRIÉ.	Oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
	CREYX.	Pharmacie	GOLSE.

COURS COMPLÉMENTAIRES ET ENSEIGNEMENTS :

MM.			MM.
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Démonstrations et Préparations pharmaceutiques	LABAT.
Médecine opératoire.....	N.	Chimie.....	N.
Accouchements.....	PÉRY.	Pathologie interne.....	CREYX.
Ophtalmologie	CABANNES.	Chimie analytique.....	N.
Puériculture.....	ANDÉRODIAS.	Hygiène appliquée	N.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes ROCHER.

Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MON FRÈRE

*A toi, savant dans les belles lignes et
les pures couleurs, je dédie cette peinture
aux couleurs troubles et aux lignes
grotesques.*

A MES AMIS

A MES MAÎTRES
DES FACULTÉS DE TOULOUSE ET DE BORDEAUX
ET
L'ÉCOLE DE SANTÉ NAVALE ET COLONIALE

A MONSIEUR LE MÉDECIN-GÉNÉRAL BARTHÉLEMY

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

ET DES COLONIES

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A MONSIEUR LE MÉDECIN PRINCIPAL BROCHET

SOUS-DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

ET DES COLONIES

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ PERRENS

MÉDECIN-CHEF A L'ASILE D'ALIÉNÉES DE CHATEAU-PICON

*Qui nous a inspiré l'idée de cette thèse
et nous a guidé au cours de ce travail d'une
façon si sûre et si bienveillante.*

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE DOCTEUR R. CRUCHET

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE ET DE THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX

MÉDECIN DES HÔPITAUX

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CROIX DE GUERRE

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

*Qui a été notre premier Maître dans
les hôpitaux de Bordeaux et qui a bien
voulu, à la fin de nos études médicales,
nous faire le très grand honneur de pré-
sider notre thèse.*

LE SYNDROME DE GARNIER

ET LES EXHIBITIONNISTES

INTRODUCTION

Il est probable que, bien avant la relation de Lasègue, parue en 1877 dans l'*Union Médicale*, les quotidiens d'alors avaient relaté bien des fois cet étrange fait-divers : un individu, jeune ou vieux, d'aspect parfois stupide et parfois fort distingué, s'était présenté dans un chemin solitaire devant une passante, dans une église obscure devant une femme en prières, avait étalé ses organes génitaux sans prononcer une parole et avait disparu dans l'ombre, ne demandant d'autre faveur qu'un regard placé au bon endroit.

Le « satire » arrêté, la rigueur des lois réprimait impitoyablement cet attentat.

Les temps ont changé. Lasègue est venu, et après lui Krafft-Ebing, Magnan, Garnier et ses élèves, qui se sont efforcés de faire rentrer ces gens là dans les cadres protecteurs de la pathologie sous le nom d'exhibitionnistes. Cette vague d'irresponsabilité, qui déferla durant un demi-siècle sur les individus coupables des méfaits les plus divers, les couvrit mieux que tous les autres ; car, comme le disait Lasègue, les faits qui leur sont reprochés, « leur instantanéité, leur périodicité, leur non-sens reconnu par le malade, l'indifférence aux conséquences qui en résulteront,

la limitation de l'appétit à une exhibition qui n'est jamais le point de départ de lubriques aventures, toutes ces données imposent la croyance à la maladie ».

On découvre que certains sont totalement irresponsables : ce sont des déments, des paralytiques généraux, des épileptiques. Sur ceux-là, il n'y a plus aujourd'hui rien à dire. Il n'en sera pas question dans ce travail.

Quant aux autres, qui se montraient conscients de leur acte, ils furent rangés dans la grande classe dite des « obsédés impulsifs ».

Pour compléter la définition classique de cette catégorie un peu confuse, il suffit de lire celle de Garnier, reprise dans sa forme même par Régis :

« Perversion sexuelle obsédante et impulsive, caractérisée par le besoin irrésistible d'étaler en public, généralement avec une certaine fixité d'heure et de lieu, ses organes génitaux à l'état de flaccidité... acte dont l'accomplissement en mettant fin à la lutte angoissante, clôt l'accès. »

C'est là, transporté dans un cas particulier, la définition même d'une obsession impulsive. Et c'est sur l'existence ou l'absence des signes de ce syndrome que souvent on juge aujourd'hui, d'une façon simple, la responsabilité de l'inculpé.

Or, loin de se présenter toujours sous cette forme, les cas d'exhibitionnisme conscient que l'on trouve dans la littérature médicale et ceux que peuvent nous offrir aujourd'hui la police et les asiles, affectent les allures les plus diverses.

Chez la plupart des pervers les plus innocentés par des tares profondes, cette lutte anxieuse sans laquelle il n'y a pas d'obsession impulsive ne se présente pas d'une façon bien nette.

Pour nous, parmi les observations que nous avons pu prendre ou consulter à Bordeaux et à Toulouse, nous n'avons pas découvert une fois le syndrome de Garnier.

C'est pourquoi, sur les conseils de M. le Professeur agrégé Perrens, nous avons repris cette question depuis les premiers cas publiés.

Nous avons recherché toutes les observations anciennes, nous avons analysé avec attention tous les cas que le hasard a offert à notre propre investigation, et nous avons été étonné du nombre infini d'aspects cliniques qui nous apparut en fin de compte.

Bien qu'une classification nette soit à peu près impossible en telle matière, bien que l'on passe par une gradation insensible du débile le plus profond à l'homme le plus intelligent, nous ferons trois catégories parmi les exhibitionnistes.

Dans la première, la plus importante, se placeront les débiles mentaux ; une seconde comprendra une foule de gens plus ou moins amoindris par des tares ; enfin une troisième sera celle de ces perversis supérieurs, gens par ailleurs sains d'esprit ou même remarquablement doués, catégorie la moins nombreuse mais la plus troublante et la plus difficile à juger.

CHAPITRE I

Les exhibitionnistes débiles mentaux.

Aussitôt que l'on prend contact avec l'ensemble des cas d'exhibitionnisme conscient que fournissent les expertises médico-légales, on a l'impression nette que le gros contingent en est fourni par des débiles plus ou moins profonds.

On en trouve de nombreux exemples dans la littérature médicale, et certainement tous les cas n'ont pas été publiés; car en décrire un c'est à peu de chose près les décrire tous. On le conçoit aisément, le psychisme rudimentaire de ces gens-là ne pouvant offrir une bien grande diversité dans ses réactions.

En voici un cas inédit qui nous semble typique.

OBSERVATION I (Originale.)

(Rapport médico-légal du Professeur agrégé PERRENS.)

Le 14 mai dernier, tandis que la jeune M..., âgée de 7 ans et demi, gardait ses vaches dans un pré bordant la route, D..., qui se trouvait à une soixantaine de mètres de la fillette, ouvrit sa braguette et lui exhiba ses parties sexuelles. Surpris par la mère de l'enfant qui alla aussitôt chercher son mari, l'inculpé avait encore sa braguette ouverte quand arrivèrent M^{me} et M. M... Il reçut une gifle de M. M..., demanda pardon et promit de ne plus recommencer.

Ce n'était pas la première fois que D... se livrait à des manifestations de ce genre. « Depuis l'hiver dernier, dit

M^{me} M..., j'ai remarqué que Ernest, ici présent, passait tous les dimanches et s'arrêtait sur le chemin à environ 100 mètres de mon habitation. A deux fois différentes je l'ai vu défaire son pantalon pour satisfaire un besoin naturel devant ma fillette... Il y a un mois environ, ce même individu, après avoir baissé son pantalon, s'est couché et a montré ses parties sexuelles à ma fillette. Je l'ai vu moi-même dans cette position. A mon approche, il s'est reculotté et il est parti. A ce moment, cet homme était sur le bord de la route et ma fille à une quarantaine de mètres dans la prairie. »

L'enquête menée par la gendarmerie à propos des faits précédents amena d'autres découvertes. On sut par M^{me} C... que D... avait poursuivi une fois sa fille âgée de 13 ans, et par M. C... que l'inculpé allait attendre les fillettes aux environs du pont de Branne, quand elles sortaient de l'école. Toutefois, c'est D... qui avoua ce que les enfants n'avaient pas osé dire à leurs parents : « Durant l'hiver dernier, et pendant une huitaine de jours, j'ai été sur le pont de Branne à la sortie de l'école et pendant plusieurs fois j'ai montré mes parties sexuelles aux filles C... et C... Je n'ai fait que montrer mon membre viril à ces fillettes qui, à cette vue, se sauvaient. »

Même aventure avec la petite R... Elle se plaignait d'être suivie par Ernest D..., et d'avoir peur de lui, mais sans déclarer la raison de ses craintes. L'inculpé la fit connaître aux gendarmes. « Il y a environ un an je revenais de Branne lorsque, arrivé dans les palus de Saint-Sulpice et suivant toujours la grande route, j'ai sorti mon membre viril et l'ai montré à la fille R... qui était à 80 mètres environ de moi et suivait la même route. Elle s'est retournée deux fois et, à ce moment, je l'ai secoué un peu. Je n'ai point appelé cette fille, c'est bien d'elle-même qu'elle s'est retournée... C'est la seule fois que j'ai ainsi exhibé mon membre viril à cette fille, à qui d'ailleurs je n'ai jamais parlé. Quelques jours après, la mère de cette fille m'a porté un coup de bâton à cause de ce que j'avais fait. »

D... a une réputation de « faible d'esprit », « d'imbécile » contre laquelle personne ne s'élève. Cet homme de 40 ans, solidement constitué, s'exprime comme un enfant. Il ne présente, en vérité, aucun stigmatte grossier de dégénérescence. Son air niais, son langage rudimentaire suffisent à justifier

l'appréciation de ceux qui le connaissent. Il ne sait ni lire ni écrire. Il est également incapable de calculer. En comptant sur ses doigts il arrive, en effet, à additionner correctement 4 et 3, 8 et 5... mais si on lui propose l'addition de 13 et de 5 par exemple, il échoue misérablement, malgré de longs efforts. Sa mémoire manque d'ampleur. De la guerre, où il a pris part comme soldat d'infanterie, il n'a à peu près rien retenu : les noms de ses camarades, de ses chefs, des secteurs où il a combattu, des villages où son régiment allait se reposer n'ont pas laissé de traces en lui. Par la pauvreté de ses souvenirs, par la faiblesse de son jugement, l'inculpé entre dans la catégorie des débiles constitutionnels profonds. Il ne peut apprécier à leur valeur les faits qui lui sont reprochés. D'ordinaire il en rit comme d'un jeu sans importance. S'il paraît avoir, à certains moments, la conscience vague d'une faute commise, c'est que les gifles et les coups de bâton qu'il a reçus et son emprisonnement actuel lui font entrevoir une vérité qu'il aurait probablement ignorée sans ces signes matériels.

Bien que nombre d'auteurs aient rapporté des cas semblables sous le titre d'exhibitionnisme impulsif, il ne semble pas possible d'admettre cette manière de voir.

Tous les éléments de l'obsession impulsive manquent dans l'histoire d'inculpés tels que le précédent, et en premier lieu la conscience claire de la valeur de l'idée obsédante.

Ce n'est pas la nuit de la démence qui enveloppe leur activité, mais c'est une aube singulièrement grise. Leur « je ne sais pas » devant le gendarme ou le médecin doit être à peu près sincère.

Si l'on voulait tenter de pénétrer un peu avant dans le trouble mécanisme qui provoque leurs libidineuses démonstrations, il faudrait les comparer — avec une sous-estimation notable — à ces petits garçons pré-pubères qui, se baignant sans caleçon dans un coin de rivière, agitent parfois aux yeux d'un passant leur rudimentaire virilité. Savent-ils exactement le plaisir qu'ils prennent à cet exer-

cice ? Cela les amuse, excite leur vanité de jeune mâle. Ils ont au coin de l'œil un petit sourire égrillard qui en dit long sur la tranquillité de leur conscience. Que dis-je ? ils sont très fiers de leur exploit.

Ainsi est le débile. Enfant psychique dans le corps d'un homme mûr, quoi d'étonnant à ce qu'il agisse en enfant que trouble une obscure génitalité un peu trop avancée pour son âge ?

Ou bien, il ne concevra même pas l'idée du coït, et il en cherchera l'équivalent dans des manœuvres sexuelles rudimentaires telles que l'exhibition ; ou bien, incapable de par sa déchéance de voir ses avances agréées par une femme, repoussé peut-être après quelque tentative, il trouvera là un rudiment de satisfaction et peut-être une petite vengeance.

Ceci nous amène à signaler en passant une espèce particulière de l'exhibitionnisme des débiles et que l'on pourrait appeler exhibitionnisme injurieux. En voici un curieux exemple.

OBSERVATION II (Originale.)

(Rapport médico-légal du Professeur agrégé PERRENS.)

H... a été condamné deux fois déjà pour outrages publics à la pudeur. Cela ne l'empêcha pas de recommencer à s'exhiber récemment dans des conditions qui sont clairement résumées dans un procès-verbal de la gendarmerie de Blaye. Le 27 mai dernier, jour de la fête locale de Cartelègle, il se déculotta « plus de dix fois dans la journée montrant ses parties sexuelles à qui voulait les voir ». Sa voisine, M^{me} G..., âgée de 70 ans, assista à maintes reprises à ce spectacle ; elle entendit en même temps les injures grossières que l'inculpé lançait à son adresse. Il y avait chez elle des jeunes filles et une fillette de 11 ans : elle fut obligée de les enfermer dans la maison pour protéger leur pudeur. Elle ne réussit pourtant pas entièrement dans son entreprise, puisque M^{lles} B..., S... et sa propre belle-

filles surprirent H... au beau milieu de ses ébats. Elles en témoignèrent en termes nets.

Passée la fête, H... continua à s'exhiber dans sa cour. « Il tourne ses fesses du côté de ma porte, dépose M^{me} G..., pousse des gémissements ou pour mieux dire des grognements comme une bête fauve, puis il me dit : « Tu en veux, grosse putain, grosse vache, tiens voilà pour te coiffer ». Il me montre en même temps ses fesses nues avec la main et ajoute : « Tiens voilà mon boudin pour te boucher un œil ; en veux-tu de ce boudin ? » M^{me} G... ajoute : chaque fois que H... se déculotte soit pour faire ses besoins soit pour se montrer, il laisse tomber son pantalon à terre, relève sa chemise sous les bras et se frappe avec la main sur les fesses en disant : « Tu en veux, putain, voleuse, va le dire au Maire de Cartelègle... ».

L'insolence de l'inculpé est suffisamment démontrée par la série de grossièretés qu'il adressa à M^{me} G..., sa violence par l'habitude qu'il tend à prendre de jeter des pierres contre la porte de sa voisine. D'autres se plaignent de lui. Le 11 et le 23 juin, il insulta diverses personnes. Son répertoire n'est pas étendu : aussi retrouvons-nous dans la déposition de M^{me} C..., sa belle-mère qui a porté plainte contre lui, ainsi que dans la déposition de M^{me} M..., âgée de 80 ans, les expressions de vache, de putain, de salope dont H... accabla ces deux témoins, comme il l'avait fait pour M^{me} G...

Tels sont, brièvement résumés, les faits qui motivèrent l'arrestation de l'inculpé.

Examen (2, 5 juillet 1923) :

H... est un homme de 45 ans, marié et père de deux enfants. Il est cultivateur. Petit, mais trapu et solide, par la gaucherie de ses mouvements, son allure générale et sa mine ahurie, il donne l'impression d'un faible d'esprit. Un instant d'entretien lui suffit pour démontrer qu'une pareille impression n'est pas trompeuse. Sa débilité mentale apparaît dans ses intonations puériles, dans l'incorrection de ses phrases trop souvent inachevées. Elle apparaît surtout dans la rareté de ses connaissances. Il prétend avoir fréquenté l'école pendant cinq ans ; il avoue toutefois que l'enseignement de ses maîtres ne lui fut

pas profitable « parce qu'il avait la tête dure ». On le croit sans peine. En fait, il ne sait ni lire, ni écrire, ni compter. Les éléments de géographie ou d'histoire que possède un enfant de 10 ans : la capitale de la France, les principaux fleuves de notre pays, le chef-lieu de son département, le régime sous lequel nous vivons sont autant de notions auxquelles il demeure étranger. Bien plus, il se montre aussi incapable de se diriger dans la vie pratique que d'évoquer des souvenirs strictement scolaires. Il se trompe constamment dans l'énumération des mois de l'année, ne peut lire l'heure à une montre, reconnaître la valeur d'une pièce de monnaie. Sur le prix des choses, les difficultés de leur acquisition, son salaire d'ouvrier agricole, il donne des explications ridicules où fourmillent des erreurs sans fantaisie. Les quelques souvenirs qu'il nous offre de son passé indiquent, d'autre part, que sa débilité mentale fut un fait patent bien reconnu par ses chefs militaires qui, le voyant impropre à la théorie et à l'exercice, l'employèrent pendant ses trois ans de service à pousser une brouette dans la cour de la caserne. Pendant la guerre, il ne resta mobilisé que quelques semaines. Il ignore pourquoi on le fit passer devant un conseil de réforme sans qu'il l'eût demandé et par quelle faveur il fut renvoyé dans ses foyers. On en devine la raison.

C'est cet être fruste qui se livra aux actes que l'on sait. N'insistons pas sur les injures qu'il débite dans ses crises de colère. Ces sortes de manifestations, où l'impulsivité joue le rôle essentiel, on pourrait presque les considérer comme des symptômes supplémenaires de la débilité mentale, tant elles sont fréquentes chez beaucoup d'arriérés : leur manque de discernement et la faiblesse de leur volonté les empêche de réfréner leur irritabilité dans ce qu'elle a d'excessif et d'anti-social.

L'autre réaction de l'inculpé est d'un caractère un peu moins commun. H... commence par la nier ; mais ses dénégations ne durent pas. Bien vite il avoue le fait matériel ; il est trop inhabile à l'analyse pour en donner les motifs : c'est assez qu'il les laisse deviner pour ainsi dire à son insu. Un premier point est rapidement acquis : ses exhibitions ne procèdent pas d'un besoin anxieux d'étaler sa nudité, afin

d'obtenir par là une satisfaction sexuelle. On doute de ces sortes de syndromes obsédants et impulsifs dont la description est cependant classique. S'ils existent, ce n'est certainement pas H... qui le prouve par son exemple: pas la moindre anxiété en lui, aucune tendance reconnue à se procurer un plaisir génital par des moyens anormaux ; sa sexualité, apaisée avec l'âge, se contente des pratiques conjugales à intervalles de plus en plus espacés.

Passons sur les symptômes négatifs pour noter deux traits importants. L'inculpé a l'habitude de faire ses besoins sur le pas de sa porte. Il lui paraît étrange qu'on y trouve à redire. Si l'on marque de l'étonnement, il déclare simplement que sa maison n'a pas de cabinets et qu'il lui est impossible de se comporter d'une autre manière. Une pareille habitude témoigne de sa méconnaissance des conventions sociales et de son impudeur ordinaire: ici l'exhibition est involontaire et passive; elle n'est pas un but.

Son caractère est tout différent dans les scènes que l'inculpé imposa à M^{me} G... et à ses invitées. Il était en colère; les insultes dont il accompagnait ses gestes montrent assez qu'il avait atteint le paroxysme de la fureur. Il prétend que ses voisins et les gens du pays se moquaient de lui et qu'il ne faisait que répondre à leurs attaques. Qu'il dise vrai ou qu'il se trompe sur les intentions d'autrui, il résulte de ses déclarations qu'en exhibant ses fesses et ses organes génitaux aux yeux de M^{me} G... il n'avait pas d'autre intention que de la vexer: il lui adressait ainsi une injure supplémentaire, la plus forte de toutes, celle qui montre le mieux dans quel mépris on tient les spectateurs.

Cette forme d'exhibitionnisme ne se rencontre pas seulement chez les débiles. Les simples impulsifs ont parfois recours, dans leurs discussions, au même argument. Les arriérés s'en servent peut-être davantage, parce que plus vite que chez d'autres leur dialectique épuise ses effets. Incontestablement, H... en abuse. Condamné deux fois pour des faits analogues sinon identiques, tout porte à croire qu'il recommencera bientôt si l'on ne prend vis à vis de lui d'utiles précautions.

S'agit-il là d'une simple injure, la plus blessante de toutes, la flèche finale que décoche à l'adversaire une

dialectique trop pauvre pour se contenter d'arguments oraux ? Ou bien y a-t-il là un prétexte pour satisfaire un désir vaguement sexuel ?

On peut se poser la même question au sujet d'une femme, la veuve C..., qui fut l'objet d'un examen médico-légal pour des excès à peu près analogues à ceux de H... Dans le petit bourg où elle exerçait son étrange activité, tout homme était par elle traité de « cornard », toute femme de « putain ». Et elle terminait ses injures par un geste invariable : jupes en l'air par derrière et par devant. Elle présentait par ailleurs un petit syndrome d'excitation avec idées amoureuses.

Quoiqu'il en soit du genre de plaisir que peuvent éprouver ces débiles à ces démonstrations, on peut être certain qu'ils ne conçoivent pas plus que les autres le caractère lamentable de leur acte.

Ce sont des impulsifs, à condition d'admettre que tous leurs actes ne sont qu'impulsions jusqu'à leurs réactions les plus normales, et d'entendre ce terme au sens où l'entend Régis quand il parle « d'impulsions motrices ». Car, pas plus quand ils s'exhibent que s'ils chantent ou crachent par terre ils ne sont soumis à une quelconque obsession.

CHAPITRE I^r

Les exhibitionnistes inférieurs.

Chez les individus dont nous venons de parler, il manque les deux éléments nécessaires à la lutte anxieuse : il n'y a ni conscience claire de la valeur de l'idée obsédante, ni force d'inhibition.

Au-dessus d'eux on peut placer un groupe assez hétérogène fait de gens inférieurs et incultes, de tarés, d'alcooliques, d'abouliques, qui ne possèdent qu'un de ces deux éléments ou les possèdent tous deux à un état rudimentaire.

Tel ce névropathe de Magnan.

OBSERVATION III

(Magnan. — Recherches sur les centres nerveux.)

G..., âgé de 29 ans, garçon de café, a été arrêté le 20 avril 1888, à Saint-Germain-l'Auxerrois, au moment où, placé dans le tambour de la porte d'entrée, entre-baillant le battant extérieur, il venait d'exhiber ses organes génitaux aux regards de plusieurs ouvrières d'un atelier situé en face, dans la maison n° 13 de la rue des Prêtres-Saint-Germain. A l'approche de l'agent, G... s'enfuit dans l'église, mais, un employé lui barrant le passage, il est saisi et conduit chez le commissaire. Honteux et profondément attristé de son arrestation, G... ne cherche pas à se disculper ; il avoue tout sans réticences, reconnaît avoir commis les actes qui lui sont reprochés et, interrogé, il ne cache pas qu'il s'était déjà livré plusieurs fois le matin, au même endroit, à cet étalage génital, et qu'il avait

déjà subi l'année dernière une condamnation pour outrage public à la pudeur.

Fils d'un père violent et d'une mère névropathe, il a un tic facial, de l'anesthésie généralisée, un caractère d'une mobilité extrême. Ses tendances exhibitionnistes ont commencé à l'âge de 19 ans, alors qu'il était garçon de restaurant. Il se livre à des exhibitions devant sa fenêtre et se montre nu à ses voisines. Il se marie en 1883, mais sa femme ne satisfait pas son éréthisme insatiable.

En 1887, il se livre à une double exhibition dans la rue Bréda et la rue La Bruyère. Il déclare avoir fait tout ce qu'il a pu pour résister à cet étrange appétit.

OBSERVATION IV (Originale.)

(Rapport médico-légal du Professeur agrégé PERRENS.)

Le 9 juillet dernier, L... était arrêté sur la plainte de diverses personnes pour une série d'actes délictueux répétés dans des conditions à peu près identiques.

Au cours de la quinzaine précédente, une des plaignantes, M^{lle} J. R..., déclara que depuis quelque temps elle rencontrait chaque matin vers 8 heures moins dix, rue Binaud, un individu qui, en la voyant, se déculottait de manière à bien lui montrer ses parties sexuelles. La dernière fois, cependant, le personnage ne découvrit pas ses organes génitaux : à la vue de la jeune fille, il s'arrêta simplement et se tourna vers le mur comme pour uriner. Un autre témoin, M^{me} Veuve G..., fournit à M. le commissaire du 1^{er} arrondissement de nouvelles précisions. Une quinzaine de jours avant sa déposition du 9 juillet, comme elle était à la fenêtre de sa chambre, donnant cours Journu-Aubert, elle vit passer, vers deux heures de l'après-midi, un jeune homme à bicyclette. Quelques moments après, le cycliste revint, descendit de sa machine et, s'installant à une dizaine de mètres de M^{me} G..., toujours à sa fenêtre, il se déculotta complètement, mit ses parties sexuelles à nu et commença à se masturber. Une véhémence apostrophe de M^{me} G... l'arrêta net. Sans prendre la peine de se reculotter, il enfourcha sa bicyclette et disparut du côté de la ville.

Dans la même période, le même individu s'exhiba aux yeux de M^{me} B... Celle-ci passait rue Binaud vers 5 heures et demi du soir, lorsqu'elle vit venir vers elle un jeune homme dont les organes génitaux s'étaient hors de sa braguette largement ouverte. Elle pressa le pas de façon à éviter au plus vite un pareil spectacle et n'en aperçut pas davantage.

L... ne fit aucune difficulté à se reconnaître coupable des faits indiqués par les plaignantes. Rapportons ses propres paroles : « Etant sans travail depuis un mois environ et à la charge de mes parents, je sors chaque matin vers 7 heures pour aller d'un côté et d'autre chercher du travail. Au cours de mes promenades, je rencontre parfois des jeunes filles et des femmes et je fais tomber mes pantalons et je leur montre mes parties sexuelles. Puis je me masturbe, mais alors en me tournant vers le mur ou la haie ».

La déposition de M^{me} G... indique cependant que l'inculpé oubliait parfois cette dernière précaution. Son exhibitionnisme s'accommodait de certaines variantes : l'heure et le lieu de ses exercices n'avaient rien de fixe, la manière dont il étalait ses organes génitaux avec ou sans manœuvre masturbatoire n'était pas soumise non plus à un protocole rigoureusement identique. Il n'en est pas moins certain que ces différences dans les détails ne traduisaient aucune modification de la tendance que l'inculpé cherchait à satisfaire.

Ce garçon de 27 ans, physiquement débile, porte sur son visage les stigmates de son arriération mentale, on pourrait même dire de ses habitudes de masturbation, car il a cette pâleur diffuse et mate, ce regard éteint, qui ne peut se fixer, des onanistes excessifs. Il est poli et plein d'humilité. Sa timidité, ses rougeurs subites lorsqu'on lui demande certaines précisions étonneraient de la part d'un homme qui s'est livré aux actes que l'on sait, si l'on ne se rendait compte que ces actes mêmes lui paraissaient naturels au moment où il les accomplissait. On n'a pas l'impression qu'il en ait gardé le moindre remords. Il redoute, sans doute, quoique modérément, les sanctions de la justice, mais sans savoir les motifs de la rigueur à laquelle il s'est exposé. Sa débilité mentale et sa perversion sexuelle contribuent toutes deux à le maintenir dans son étonnement, en l'empêchant de distinguer le caractère

antisocial d'une manifestation qui lui paraît aussi légitime que les actes sexuels des gens normaux.

L... est bien un perversi vrai. Depuis sa condamnation à trois mois de prison avec sursis pour outrages publics à la pudeur, il est retombé dans les mêmes excès. On ne sait au juste combien de fois il les répéta sans se faire prendre. Il est sûr que pendant les quinze jours ou les trois semaines qui ont précédé son arrestation il a multiplié les actes d'exhibitionnisme dans le quartier des Allées de Boutaut. Cette répétition des mêmes manœuvres a quelque chose de pathologique. Mais il faut considérer un autre caractère. L... n'a jamais eu, à l'en croire, de rapports sexuels avec des femmes. Il les a évitées non par dégoût, mais par indifférence foncière : jamais nulle curiosité ne le poussa vers elles, jamais il ne ressentit le désir d'en posséder une. Depuis l'âge de 13 ans, il se masturbe ; il se masturbe en pensant à des femmes. Il en est resté à ce stade. L'idée qu'il se fait de l'anatomie féminine, de la manière de pratiquer l'acte normal, est d'un jeune enfant d'école primaire. Si puériles que soient les représentations mentales qui lui servent d'excitant, elles lui suffisent d'ordinaire. Il ne peut dire ni depuis quand, ni dans quelles circonstances ses habitudes solitaires se compliquèrent du besoin de s'exhiber. Ceci n'a qu'un intérêt strictement médical. On retiendra seulement que cet exhibitionniste est un masturbateur qui substitue, par une perversion sur laquelle sa volonté n'a aucune prise, un mode anormal de satisfaction sexuelle au coït ordinaire que son indifférence morbide l'empêche de rechercher.

Sa perversion se complique de faiblesse intellectuelle. Sa mémoire est moins mauvaise qu'on ne le supposerait : elle n'est pas brillante pour cela. Il se rappelle les principales dates de son existence, certains épisodes de sa vie militaire, des noms de lieux et des noms propres. Parfois, pourtant, il a de sérieuses difficultés à évoquer ses souvenirs, surtout s'ils sont récents. Il est vrai que doutant de lui, n'osant presque jamais affirmer, il laisse croire peut-être à un trouble amnésique, quand il craint seulement de dire une inexactitude.

C'est surtout son jugement qui est défectueux. Il est incapable de formuler une opinion sur les faits les plus communs de la vie, de comprendre les événements auxquels il est mêlé.

En le voyant on a le sentiment de sa débilité, en l'écoulant parler on en a la certitude, car il ne débile que des pauvretés sur un ton enfantin, sans achever ses phrases, se contentant la plupart du temps de jeter, comme au hasard, la même exclamation : « Té ! pardine ! » dont il laisse à son interlocuteur le soin d'interpréter le sens.

De tels sujets ne sont-ils pas de toute évidence incapables de s'analyser et de juger leur conduite ? Ne sont-ils pas irresponsables ? Et pourtant, où trouve-t-on chez eux cette obsession, critère classique. Où la fixité d'heure et de lieu, où la lutte anxieuse ?

Quelques observations vont nous montrer comment une idée vaguement obsédante, et telle que des gens très normaux peuvent en éprouver tous les jours de semblables, peut naître ou se transformer chez ces amoindris en impulsion irrésistible, sous des influences tout à fait étrangères à la nature même de cette obsession. Telles sont le désœuvrement, une déchéance physique passagère, une ivresse légère, ou encore la complicité par trop tentante des circonstances.

OBSERVATION V (Originale.)

(Rapport médico-légal du Professeur agrégé PERRENS.)

Le 14 janvier dernier, vers 14 heures 20, l'attention de M. B..., garde au Jardin Public, fut attirée par un individu dont les allures étaient suspectes. Assis sur un banc dans les serres du jardin, cet individu, la main droite dans la poche de son pantalon, se masturbait. Vers 16 heures 10, à l'approche d'un groupe de « sept fillettes âgées de 11 à 14 ans », il ouvrit sa braguette de telle manière que le garde aperçut l'extrémité de sa verge ; quant aux fillettes, elles rebroussèrent chemin dès qu'elles furent arrivées à une dizaine de mètres de l'homme assis. Ce dernier referma sa braguette mais, quelques minutes plus tard, comme deux autres fillettes « l'une de 11 ans, l'autre de 14 », passaient près de lui, à un mètre environ, il ouvrit de

nouveau sa braguette et exhiba sa verge. Le garde B... descendit de la terrasse des serres où il s'était placé en observation et conduisit le délinquant au commissariat de police du 2^me arrondissement.

Son identité fut ainsi établie : B... Eugène, né à Morlaas le 8 juin 1888, célibataire, garçon boulanger. Il reconnut s'être assis vers 2 heures 30 sur un banc du Jardin et s'être masturbé un bon moment, « sans malice ». Cependant, ajouta-t-il, « voyant à un moment donné un groupe de fillettes venir vers moi, j'ai ouvert ma braguette et j'allais faire sortir mon membre viril ; mais les fillettes étaient parties, je n'ai rien exhibé. Un moment après, deux autres fillettes sont passées à côté de moi, juste au moment où je venais de sortir ma verge de mon pantalon, je ne m'explique pas comment j'ai pu avoir une idée pareille, car c'est la première fois que je me suis livré à une pareille manœuvre ».

Examen (19 janvier, 1^{er} février 1922) :

L'inculpé ne s'explique pas beaucoup mieux après plusieurs jours de réflexions l'origine de son acte. C'est du moins ce qu'il dit. Paraissant plus vieux que son âge, l'air fatigué, il a la mine piteuse de la plupart des individus arrêtés pour un motif identique ou analogue. Il parle peu. On est obligé de le solliciter vivement pour obtenir une réponse, réponse d'ailleurs différente de celle qu'il avait précédemment donnée et qui est la suivante : « J'ai laissé ma braguette ouverte... mais je n'ai rien exhibé ». Il laisse entendre qu'il y aurait eu de sa part imprudence ou simple négligence, non désir ou volonté de montrer à ces petites filles ses organes génitaux. Cette version tardive manque de vraisemblance, mais l'obstination avec laquelle il s'y attache empêche de pousser plus loin l'analyse des mobiles qui l'auraient conduit.

Il donne, sans doute, l'impression d'un esprit assez débile ; il met une certaine lenteur à comprendre, une plus grande à répondre. Pourtant, sa mémoire est assez fidèle. Il est capable de donner sur sa vie des renseignements précis. Ses propos sont cohérents et ne révèlent aucune idée délirante. De son passé il n'indique rien qui puisse faire rattacher son délit

récent à une affection mentale. Orphelin de bonne heure — à 8 ans — recueilli par ses frères, il partit pour l'Argentine à 18 ans. Il y demeura jusqu'à la guerre. Il prit part à toute la campagne de 1914, d'abord dans des régiments d'infanterie, le 49^me et le 62^me. On l'évacua pour gelure des pieds. Dès sa guérison, il fut placé dans un régiment d'artillerie lourde où il reçut de menus éclats d'obus qui lui firent au visage des blessures légères. Après sa libération, il se remit au travail. C'est parce qu'il n'avait pas d'ouvrage qu'il passa au Jardin Public la journée de 14 janvier.

Notons en passant cette variation dans les aveux de l'inculpé. Il cherche à se défendre et non à s'analyser pour fournir les éléments d'un diagnostic exact au médecin légiste. Mais notre B... est malhabile et on ne le croit pas ; s'il racontait une histoire de lutte intérieure contre un désir incompréhensible, on le croirait certainement.

Chez B..., c'est le désœuvrement qui fut la causée occasionnelle du délit. Chez d'autres, l'alcool joue le même rôle.

OBSERVATION VI

(Magnan. — *Archives d'anthropologie criminelle.*)

B..., 27 ans, de mère névropathe et de père alcoolique, a un un frère ivrogne et une sœur hystérique. Il pratiqua, à partir de 11 ans, l'onanisme, tantôt solitaire, tantôt mutuel. A partir de 13 ans, il eut un penchant à s'exhiber. Il essaya dans l'urinoir d'une rue, en éprouva un bien-être voluptueux, mais eut des remords bientôt après. Quand il essayait de combattre son penchant, il sentait une angoisse violente et un serrement à la poitrine. Etant soldat, il avait souvent l'obsession de montrer sous divers prétextes sa verge aux camarades. A partir de 17 ans, il eut des rapports sexuels avec des femmes. Il avait un grand plaisir à se montrer nu devant elles. Il continuait à exhiber dans les rues. Mais, comme dans les urinoirs il ne pouvait compter que rarement sur des spectateurs féminins, il choisit pour théâtre de ses délits les églises. Pour pouvoir

exhiber dans ces endroits, il était toujours obligé de se remonter le courage par quelques verres et, sous cette influence, l'impulsion devenait irrésistible.

On trouve dans la littérature médicale de nombreux exemples de ces influences étrangères. Il est une de ces influences qui fait naître une très amusante catégorie de délinquants : c'est la complicité des circonstances et... des spectateurs.

OBSERVATION VII

(George. — Thèse de Paris, 1899.)

D..., maître maçon, habitant un bourg minier, a l'habitude, quand il urine le long d'un mur et quand il aperçoit des jeunes filles ou des femmes, de les appeler pour leur montrer ses organes génitaux. Quand ces personnes l'injurient, il se contente de rire et s'en va en haussant les épaules.

Comme hérédité, aucune tare nerveuse ni maladie constitutionnelle ; il est seulement très porté pour les femmes. Il est marié et père de famille : il est très heureux. Comme il est connu pour cela dans le pays, l'on n'y fait nulle attention.

OBSERVATION VIII (Personnelle.)

Tous les soirs, sur un chemin vicinal se rendant de Toulouse à un village des environs, un jeune homme rentrait du travail vers 6 heures, soit seul soit accompagné de quelques camarades. Il leur arrivait de rencontrer des groupes de jeunes ouvrières rentrant au même village par le même chemin et d'échanger avec elles des propos qui avaient l'air fort gaulois à en juger par les petits rires ou les protestations de ces jeunes filles.

Un jour, il fut arrêté par le père de l'une d'elles qui raconta le fait suivant :

« Comme je venais à la rencontre de ma fille, vers 6 h. 30, je l'aperçus de loin accompagnée de deux de ses amies. A cinq mètres derrière elles marchait un groupe de trois jeunes gens

dont l'un, en qui je crus reconnaître Jules D..., se livrait à une mimique qui me parut suspecte.

« Je m'approchai en me cachant derrière une haie et vis que D... urinait en marchant sur la route, à la grande joie de ses deux camarades. Quand il eut fini, au lieu de rentrer sa verge dans son pantalon, il la secoua en criant aux jeunes filles qu'il suivait des propos obscènes.

« Je l'apostrophaï alors. Mais il avait l'air très en joie et me répondit une grossièreté. Il se boutonna toutefois et partit en riant avec ses camarades. »

D... a avoué le fait, prétextant que les jeunes filles l'avaient encouragé par leurs rires à prolonger une plaisanterie que sans cela il n'eut pas longtemps continuée.

C'est un garçon robuste et bien constitué, paraissant toutefois d'une intelligence assez médiocre. Il paraît n'avoir aucune conscience du mal qu'il a pu faire et n'a vu là qu'une joyeuse plaisanterie.

Ce sont les exhibitionnistes joyeux.

Ils mettent simplement au service d'une sexualité quelque peu perversie un manque absolu de dignité personnelle. La bonne et gauloise franchise dont certains agrémentent leurs facéties les éloigne singulièrement du sombre psychopathe des classiques.

Tous les cas dont nous venons de parler au cours de ce chapitre semblent devoir être distrait du cadre des obsédés impulsifs, ainsi que paraît le vouloir Krafft-Ebing quand il dit, dans son rapport au Congrès de Neurologie de 1900: « On ne doit pas confondre avec l'état d'obsession les cas d'actes sexuels commis par des individus dépourvus d'intelligence ou de morale qui, par ce manque, agissent aussitôt sans aucune lutte ».

C'est peut-être dans cette catégorie de délinquants que l'on trouve le plus de complaisance probable du sujet à l'égard de son désir. Nous nous en souviendrons dans nos considérations médico-légales.

CHAPITRE III

Les exhibitionnistes supérieurs.

Nous en arrivons enfin à ces exhibitionnistes que l'on peut appeler supérieurs, hommes intelligents, souvent même d'une haute culture, chez qui, en l'absence de toute autre infirmité mentale apparente, on n'explique une si étrange perversion que par l'hypothèse de l'obsession impulsive irrésistible.

Mais quels éléments avons-nous pour affirmer la réalité de cette hypothèse ? Aucun phénomène objectif ne vient à notre aide. C'est uniquement sur les aveux de l'inculpé que nous pouvons compter.

On a bien essayé de trouver une preuve clinique dans la périodicité des crises et les circonstances toujours les mêmes, « la fixité d'heure et de lieu », avec lesquelles elles se produisent.

Dé l'aveu même du malade, celui-ci se livre à son vice lorsque, au courant de sa vie, se présentent des circonstances favorables ; il s'exhibe à six heures tous les soirs parce que c'est à cete heure là que les ouvrières sortent de l'atelier ; à deux heures de l'après-midi, à la fenêtre de sa chambre, parce que c'est l'heure où il peut y être seul. On nous permettra de trouver étrange que l'on ait pu attribuer à cette fixité d'heure et de lieu une valeur séméiologique quelconque.

On a invoqué aussi cette angoisse avec phénomènes physiques, battements de cœur, sueurs froides, tremblement

que presque tous les malades décrivent, En vérité, ces phénomènes n'accompagnent-ils pas toute émotion un peu violente, et quel homme n'a jamais éprouvé de tels symptômes ?

Il ne nous reste donc bien comme ressource que l'auto-observation du sujet.

Il est exact qu'un certain nombre de ces individus ont déclaré avoir été possédés malgré leur volonté par un désir incompréhensible contre lequel ils ont lutté de toutes leurs forces.

Nous ne pouvons pas plus nier qu'affirmer la véracité de cette assertion. Mais n'oublions pas que ces exhibitionnistes sont des gens d'allure timide et honteuse. Lasègue avait vu très juste quand il disait : « On ne pénètre presque jamais dans leurs sentiments intimes. L'individu, honteux, se renferme dans l'expression de ses regrets ou de ses remords. Il lui *semble que toute réponse serait compromettante, et que moins il rendra compte de ses sentiments plus on croira à une impulsion excusable, parce qu'elle a été inconsciente* ».

N'est-ce pas convenir que l'on ne peut rien affirmer sur la seule foi de ces aveux ?

Et s'il était permis de considérer, avec la psychologie du sujet, celle du médecin qui l'examine, peut-être pourrions-nous supposer que ce désir de s'absoudre chez l'un trouve chez l'autre un désir complice.

Il y a en effet, entre ce délit grotesque et la personnalité souvent éminente du coupable, une antithèse fort pénible individuellement et socialement parlant. Avant même tout interrogatoire, l'homme normal placé devant un tel fait ne peut faire qu'une hypothèse : celle qui excusera le plus sûrement l'individu et qui, du même coup, atteindra le moins la valeur morale de l'espèce humaine : le désir était un phénomène pathologique, aussi étranger et intrus dans cette âme qu'un microbe virulent dans les tissus du corps, et n'a probablement pu triompher qu'après une réaction

longue et farouche de la conscience. C'est pourquoi il est permis de supposer qu'il a pu entrer parfois dans la description de cas à lutte anxieuse et à obsession irrésistible, une certaine part de bonne volonté chez l'auteur.

Mais, malgré tout, on pourrait admettre volontiers cette façon de voir, moralement séduisante, s'il n'y avait d'autres exhibitionnistes, eux plus sincères envers eux-mêmes, plus perspicaces aussi peut-être, et dont la confession ne porte pas trace de lutte anxieuse.

Au contraire des précédents qui ne cherchaient qu'à faire le silence autour de leur perversion, ceux-ci prennent une sorte de plaisir à la contempler, à l'analyser, à en suivre les évolutions depuis son origine. Parfois même, aussi exhibitionnistes au moral qu'au physique, ils se décrivent avec une certaine complaisance.

Tel Rousseau, au début du Chapitre III des *Confessions*, où l'on peut lire les lignes suivantes :

IX

« J'étais inquiet, rêveur, je pleurais, je soupirais, je désirais un bonheur dont je n'avais pas l'idée, et dont je sentais pourtant la privation...

Mon sang allumé remplissait incessamment mon cerveau de filles et de femmes ; mais, n'en sentant pas le véritable usage, je les occupais bizarrement en idée à mes fantaisies sans en savoir rien faire de plus ; et ces idées tenaient mes sens dans une activité très incommode...

La honte, compagne de la conscience du mal, était venue avec les années ; elle avait accru ma timidité naturelle au point de la rendre invincible ; et jamais, ni dans ce temps là ni depuis, je n'ai pu parvenir à faire une proposition lascive, que celle à qui je la faisais ne m'y ait en quelque sorte contraint par ses avances.

Mon agitation crût au point que, ne pouvant contenter mes désirs, je les attisais par les plus extravagantes manœuvres.

J'allais chercher des allées sombres, des réduits cachés où je

puisse m'exposer de loin aux personnes du sexe dans l'état où j'aurais voulu être auprès d'elles. Ce qu'elles voyaient n'était pas l'objet obscène, je n'y songeais même pas ; c'était l'objet ridicule.

Le sot plaisir que j'avais de l'étaler à leurs yeux ne peut se décrire.

Un jour, j'allai m'établir au fond d'une cour dans laquelle était un puits où les filles de la maison venaient souvent chercher de l'eau ; dans ce fond, il y avait une petite descente qui menait à des caves par plusieurs communications. Je sondai dans l'obscurité ces allées souterraines et, les trouvant longues et obscures, je jugeai qu'elles ne finissaient point, et que, si j'étais vu et surpris, j'y trouverais un refuge assuré. Dans cette confiance, j'offrais aux filles qui venaient au puits un spectacle plus risible que séducteur... »

Dénoncé par une des filles, il est poursuivi par un terrible Piémontais armé d'un grand sabre et de grandes moustaches, et voici la façon dont il s'en tire :

« Je lui dis, d'un ton suppliant, d'avoir pitié de mon âgé et de mon état ; que j'étais un jeune étranger de grande naissance, dont le cerveau était dérangé... et, après une réprimande assez courte, il me laissa doucement aller sans me questionner davantage. »

Le terrible pandour, bien que n'étant pas élève de Magnan, accorda l'irresponsabilité à Jean-Jacques, qui lui-même ne la revendique point.

Voilà bien un cas d'exhibitionnisme. Rien n'y manque, sauf la lutte anxieuse.

On accordera sans peine à ce récit au moins autant de valeur qu'à l'observation médicale la plus exacte. Car quel homme plus que Rousseau sut jamais porter sur soi-même un regard sincère et profond ?

C'est à la lueur de confessions semblables que l'on doit, à notre avis, chercher la vraie nature de l'exhibitionnisme dit obsédant.

Voici quelques cas non moins suggestifs.

OBSERVATION X

(Magnan. — Rapport à la Société médico-psychologique, 1899.)

T... est un dégénéré, fils d'une mère nerveuse dont la sœur est hystérique. Il présente une notable asymétrie faciale.

Toutefois, dans son enfance, aucun trouble pathologique ne faisait prévoir les perversions instinctives constatées plus tard.

A quinze ans, il commence à se livrer à l'onanisme et, pendant deux ans, il s'y adonne sans la moindre réserve.

A dix-sept ans, il s'exhibe pour la première fois ; il était, dit-il, occupé à dresser des pierres pour repasser les instruments, quand il aperçoit la bonne de la maison, met hors du pantalon ses organes génitaux plutôt pour rire, dit-il, et tout en continuant à travailler, les étale au grand jour au moment où la jeune fille passe près de lui. Celle-ci l'interpelle vertement et continue son chemin.

Il regrette aujourd'hui qu'elle ne l'ait pas fait arrêter cette première fois, une leçon sévère l'eut peut-être corrigé à ce moment où l'habitude n'était pas encore prise.

Quelque temps après, il a pour la première fois des relations sexuelles avec une femme, mais sans grande satisfaction, affirme-t-il.

L'année suivante, il commence à éprouver d'une façon obsédante le désir de s'exhiber ; tout d'abord il se fait voir de loin, mais peu à peu il perd toute retenue et se montre dès qu'il se trouve à portée d'une femme.

Dès cette époque, il est condamné plusieurs fois. (Suit le récit de huit condamnations successives qui ne le laissent libre que pour retomber dans ses excès. Entre temps, il se marie, mais ce fait n'a aucune influence.)

T... est très attristé et très affecté de ce qui lui est arrivé, il raconte qu'il n'y peut rien, que le besoin de se montrer est chez lui permanent, que parfois le désir est plus fort, mais que si un obstacle, la présence d'un agent par exemple, l'empêche d'accomplir son acte, il attend l'occasion sans éprouver de grands malaises, sans spasmes ni palpitations ; il peut même aller prendre son repas sans avoir donné satisfaction au besoin

d'exhibition. Il n'a pas habituellement d'érection dans l'exhibition et ne recherche pas d'ordinaire des femmes qui lui plaisent. Dans quelques cas, il s'est onanisé et parfois l'éjaculation est survenue sans érection. Ce besoin d'exhibition ne s'accompagne pas, d'ailleurs, du désir de copulation ; il ne cherche pas à séduire la femme et ce ne serait pas là un moyen de lui plaire. Il ne cherche pas non plus l'orgasme sexuel puisqu'il n'entre pas en érection et qu'il n'a pas de pollution, mais son désir est d'attirer l'attention de la femme, de voir les regards de celle-ci dirigés sur ses organes et, quand elle paraît y prendre plaisir, il en est heureux et éprouve une très grande satisfaction. Cette jouissance a un attrait qu'il ne peut comparer aux relations conjugales, qui ne sauraient l'empêcher de s'exhiber. D'ailleurs c'est préférable, ajoute-t-il, aux rapports intimes avec les femmes, qui épuisent et ne peuvent se répéter que deux ou trois fois, tandis que je puis dans une même après-midi me montrer huit, dix fois et davantage, toujours avec le même plaisir.

Ce besoin étrange occupe tellement sa pensée que, dans ses rêves, il se voit parfois s'exhibant devant des femmes qui le regardent et souvent, contrairement à ce qui se passe à l'état de veille, il a une érection suivie de pollution.

Pour se montrer, il lui est arrivé parfois de quitter le travail, mais habituellement il profite des heures de repos pour s'exhiber. Il va d'habitude dans une promenade, dans un square, s'assied sur un banc déjà occupé par une ou plusieurs femmes, il déplie un journal, lie conversation avec sa voisine, déboutonne son pantalon et sort ses organes. Si quelqu'un approche, il laisse retomber sur ses cuisses le journal qui cache tout. Parfois, il se promène les organes sortis, recouverts par son pardessus, et quand il passe à côté d'une femme, rapidement il entr'ouvre les basques de son vêtement.

Sans qu'il choisisse précisément ses spectatrices, il s'adresse de préférence aux femmes qui paraissent devoir être disposées à plaisanter, les bonnes, les ouvrières ; une femme avec un enfant lui inspirerait plus de retenue.

OBSERVATION XI

(Krafft-Ebing. — Psychopathia sexualis.)

L'inculpé est un ouvrier d'un établissement industriel ; son contremaître le dépeint comme un homme consciencieux, laborieux, rangé, sobre et intelligent.

Déjà, en 1866, B... a été condamné pour avoir deux fois exhibé sur la voie publique : la première fois en plein jour, et la seconde fois le soir, assis sous une lanterne.

B..., âgé de 37 ans, célibataire, fait une impression étrange par sa mise de gommeux, son langage et ses manières affectées. Son œil a une expression névropathique et romanesque ; autour de sa bouche se dessine un sourire d'infatuation.

Il prétend être né de parents en bonne santé. Une sœur de son père et une sœur de sa mère eurent une maladie mentale.

Les autres sœurs de sa mère passaient pour des dévotes excentriques.

Dès son enfance, il était fantasque, aimait les romans de chevalerie et autres, s'absorbait tout entier dans ces sortes d'histoire et finissait par s'identifier dans son imagination surchauffée avec les héros du roman. Il croyait toujours être quelqu'un de supérieur aux autres, attachait une grande valeur à une mise élégante et aux bijoux ; et, lorsque les dimanches il se pavanait, il croyait dans son imagination être un fonctionnaire supérieur. B... a pratiqué dans sa première jeunesse un onanisme modéré, plus tard le coût d'une façon modérée. Il n'a jamais eu avant des sentiments ou des impulsions sexuelles perverses. Il vivait d'une vie retirée et employait ses loisirs à la lecture. B... n'était pas buveur. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'il se préparait une sorte de bowle et, en la buvant, il se sentait excité sexuellement.

Depuis quelques années, son appétit sexuel ayant considérablement diminué, il avait conçu « l'idée bête en diable » d'exhiber publiquement ses organes génitaux à la vue des femmes. Quand il est dans cet état, il s'échauffe ; le cœur lui bat violemment, le sang lui monte à la tête et alors il ne peut se défendre contre son penchant. Il ne voit ni n'entend plus autre chose, et il est tout à fait absorbé par son désir.

Il lui suffit, lorsqu'il exhibe, de voir ses organes génitaux, et il a alors l'idée, soulignée par une sensation voluptueuse, que cet aspect est très agréable aux femmes, de même que lui regarde les organes génitaux des femmes. Il n'est capable de faire le coït que lorsque la femme se montre très prévenante. Sinon, il préfère payer et s'en aller sans avoir rien fait. Dans ses rêves érotiques, il exhibe devant des femmes jeunes et plantureuses.

OBSERVATION XII

(George. — Thèse de Paris, 1899.)

Rapporte l'histoire de Th..., 38 ans, fils d'un exhibitionniste, exhibitionniste lui-même depuis l'âge de 13 ans. « A 18 ans il essaye pour la première fois le coït dans une maison de tolérance et en sort tout penaud, n'ayant pas réussi à trouver ce qu'il cherchait. » Depuis lors, il exhibe et a eu sept condamnations pour ce fait.

Il déclare reconnaître la bêtise de ses habitudes ; « mais il n'a essayé de lutter que très rarement car la lutte est très pénible et il n'y trouve pas de satisfaction ».

Ses exhibitions, que le malade raconte avec complaisance, se font dans des circonstances particulières. « Au bois, quand il rencontre une belle solitaire, il se cache derrière un arbre et exhibe là ; si la dame passait indifférente où, l'ayant aperçu, l'injurait, il partait ne sentant aucun regret ni aucune honte et il allait chercher ailleurs.

Il lui est arrivé de rencontrer des femmes qui le regardaient ; alors il allait s'asseoir à côté d'elles et se masturbait. Mais, si la femme lui faisait des propositions où se mettait en colère, cela le dégoûtait et il se disait : « je me suis trompé, c'est pas ça ». Il lui fallait non seulement des femmes bien habillées mais encore de grandes dames, des aristocrates. Une jeune fille à figure virginale ne lui disait rien : c'était des femmes faites, en pleine activité génitale, qu'il lui fallait, des femmes qui aiment les hommes, des passionnées qui cherchent, des inassouvies, des hystériques.

Quelque temps après son acte, — accompagné de masturbation, — il regrettait et avait honte. Mais jamais il n'a essayé sérieusement de résister, jamais il n'a eu d'angoisse.

En dehors de ces faits, c'est un homme sain, honnête et intelligent, ne présentant pas de stigmates appréciables.

OBSERVATION XIII (Originale.)

(Rapport médico-légal du Professeur agrégé PERRENS.)

Le 28 janvier dernier, vers deux heures de l'après-midi, le brigadier garde au Jardin Public B... fut averti par deux de ses collègues qu'un individu assis dans une allée du Jardin avait exhibé ses organes génitaux à plusieurs femmes qui s'en étaient plaintes. Le brigadier monta sur la terrasse des serres et surveilla de ce poste d'observation, en compagnie du sous-brigadier V... et du garde L..., les faits et gestes de l'individu signalé. Une vingtaine de minutes après, il le vit, « sa verge hors du pantalon, se masturbant au passage d'une femme ». Deux jeunes filles, qui allaient « en sens contraire de cette femme », virent également la scène et n'allèrent pas plus loin. Le garde descendit pour procéder à l'arrestation de l'exhibitionniste. Quand ce dernier l'aperçut, il prit la fuite, mais il fut rejoint « grâce au concours de plusieurs citoyens » et conduit au commissariat de police du 2^me arrondissement. Il indiqua son état civil : C... Georges, manoeuvre, né à Bègles le 5 avril 1892, et avoua qu'il avait été condamné déjà à 4 ans de prison pour vol militaire par le conseil de guerre du 18^me corps. Il reconnut le délit qui lui était reproché : « Les déclarations des gardes sont exactes. Je ne sais comment je me suis déjà laissé aller à commettre un tel acte, et je vous affirme que c'est la première fois qu'on me reproche un tel fait ».

Cette première déclaration fut maintenue devant M. le Juge d'Instruction avec un correctif : « Je ne sais à quel mobile j'ai obéi, mais c'était sans mauvaise intention et je ne voulais pas me montrer ».

Examen (13 et 21 février 1922) :

Les choses ont changé. C... sait maintenant quel motif le fit agir. Il était envahi depuis quelque temps par des morpions. Comme les démangeaisons qu'il ressentait étaient trop vives, il ouvrit sa braguette et fit la chasse aux petites bêtes : « j'attendais précisément que tout le monde soit passé. Je n'ai remarqué personne ». Ou encore : « je me cachais quand il passait du monde et je ne continuais mes recherches que quand je croyais être seul ». Il s'en tient à cette explication. Était-il nécessaire, pour l'exploration qu'il avait entreprise, d'exposer sa verge hors de son pantalon ? Il ne saurait dire si elle l'était réellement. C'est possible, il ne l'affirmerait pas. Mais on l'accuse aussi de s'être masturbé au passage des femmes ? Ceci est complètement inexact : il multipliait au contraire les précautions pour se dissimuler.

Pour être la dernière en date, il ne s'en suit pas que cette version soit la plus sincère. D'une part elle est contredite par le témoignage du garde B... et par la propre déposition de l'inculpé devant M. le Commissaire de police ; d'autre part, nous n'avons pas découvert de poux du pubis sur l'inculpé, bien qu'il ne se soit pas soigné depuis le jour de son arrestation. Nous avons constaté la présence de quelques lentes attachées à des poils ; le point où elles étaient fixées, à quelques millimètres de la racine, est un indice qu'elles avaient été déposées depuis un temps assez éloigné, sans qu'on puisse dire si ce fut antérieurement au 28 janvier. Il ne semble pas, d'ailleurs, qu'il soit utile d'insister longuement là dessus. L'alibi invoqué par l'inculpé méritait d'être rapporté uniquement parce qu'il constitue l'explication tardive d'un acte anormal à l'aide de motifs à peu près plausibles. Par sa persévérance à le soutenir, C... nous empêche de rattacher son acte à d'autres mobiles pathologiques. On les soupçonne, rien n'autorise à les affirmer. Pourtant, on est frappé de cette déclaration à M. le Juge d'Instruction : « C'est la première fois que je viens ici. Une fois seulement j'ai été inquiet pour avoir uriné contre une maison ». On ne s'étonnerait pas qu'il y eut entre la première et la seconde affaire un lien commun. Pour le découvrir, il faudrait plus de franchise de la part de l'in-

culpé. Les gros troubles mentaux, les démences confirmées et certaines formes de délire s'imposent d'emblée à l'observateur. Au contraire les obsessions, surtout d'ordre génital, se dissimulent aisément. Si la collaboration de celui qui en est atteint fait défaut, le médecin demeure dans le doute. C'est ce qui nous arrive. On sait que des actes analogues à ceux dont C... est accusé procèdent souvent d'un état obsédant. Cela ne veut pas dire qu'ils en soient toujours et fatalement la conséquence. Dans le cas présent, seules nous guident les réponses de l'inculpé. Or, systématiquement, elles éludent les hypothèses pathologiques : nous aurions mauvaise grâce à nous obstiner dans la voie qu'on refuse de nous ouvrir.

Ce que nous distinguons nettement, c'est que C... n'est pas un aliéné. Ses discours mesurés, où l'on ne décèle aucun délire, sa mémoire, son aptitude à comprendre les questions et à y répondre ne rappellent pas plus les troubles des vésaniques que la déchéance des déments. Si l'on était tenté de voir dans la scène du 28 janvier une manifestation épisodique de l'épilepsie ou de l'éthylisme, ce serait pour y renoncer aussitôt. Il n'est rien dans le passé de l'inculpé qui fasse penser au mal comitial, et le présent ne nous montre aucun stigmate d'alcoolisme. L'ivresse simple doit être mise également hors de cause : personne ne l'a signalée au moment de l'arrestation ; l'inculpé la nie.

Au physique, C... est un être assez débile. Il souffre d'une bronchite chronique pour laquelle, après un certain temps passé dans le service auxiliaire, il fut réformé le 24 mai 1917. En dehors de cette affection, il n'offre pas de signe d'une altération du système nerveux.

OBSERVATION XIV (Personnelle.)

X..., 29 ans, professeur de lettres dans un lycée de province, est un homme d'aspect robuste, considéré par tout le monde comme un monsieur parfaitement normal et honorable, un peu « original » seulement.

Sa tenue, son geste et sa phrase ne laissent pas d'être un peu romantiques. Très cultivé et d'idées larges, il nous a décrit

son cas avec une abondance de détails et une recherche d'images qui prouvent combien il se complaît dans cette description.

Voici son histoire, résumée :

Né de parents très austères, il a vécu jusqu'à 18 ans d'une vie toute intérieure et quasi monastique, méprisant les joies de la vie et ceux qui s'y adonnent; ignorant surtout la femme, bien que précocement tenaillé de désirs sexuels.

A huit ans, il reçut un choc émotionnel du fait d'un vieux monsieur qui, dans un urinoir public, lui montra sa verge et accompagna ce geste de propositions voilées. Ce spectacle le dégoûta et l'indigna si vivement qu'il en fut, — dit-il, — presque malade.

Quelque temps après, en classe, quelques-uns de ses petits camarades se livrèrent à des exhibitions mutuelles sous ses yeux. Cela semblait les amuser énormément, chose dont notre X... conçut une grande tristesse. Cependant, ces diverses images ne cessèrent, depuis ce moment, d'occuper son esprit où, peu à peu, l'indignation et le dégoût se transformèrent en curiosité et en obscur désir. Puis, dit-il, aucune scène de ce genre ne s'étant reproduite, il cessa quelque temps d'y penser.

Dans les temps qui suivirent, entre sa neuvième et sa douzième année, l'éveil lent de cette puberté psychique qui est avant l'autre se manifesta chez lui par des songeries vagues où ses petits camarades de classe et lui-même tenaient toute la place car, « par une étrange prudence, mes parents m'ont toujours éloigné de la fréquentation des petites filles et des femmes, et ces êtres me sont restés pendant longtemps étrangers au sens le plus absolu de ce mot ».

C'est vers douze ans que l'image féminine prit un sens pour lui. Vers la même époque, il commença à pratiquer l'onanisme d'une façon quotidienne. C'est alors aussi que se passe son premier acte d'exhibitionniste. Cédons-lui la parole.

« La première fois que cette idée me vint ? C'était en août. Je ne saurais préciser l'année; j'avais treize ou quatorze ans.

« J'avais à ce moment-là des crises morales terribles. La vue d'un bras de femme ou des jambes nues d'un enfant me plongeait dans des rages de passion. Rages d'autant plus douloureuses que je savais très bien qu'à moins d'un miracle

jamais je n'aurais l'audace d'un rapprochement sexuel si anodin fût-il. Souvent, pour calmer cette véritable torture, je me masturbais avec frénésie. Mais je considérais cet acte comme un crime, et après je pleurais de honte.

« C'est ainsi qu'un jour je m'enfuis de la maison, courus comme un possédé à travers champs, et, me réfugiant dans un bois-taillis, je me mis en devoir de calmer ma fièvre par le procédé ordinaire. Il me vint alors à l'esprit que quelqu'un pouvait me voir. Quelqu'un ? Mon imagination me le représenta aussitôt comme charmant et désirable et ma crainte d'être vu se transforma subitement en désir. Je restai là longtemps à rêver d'une scène prodigieusement voluptueuse, où j'étais surpris ainsi par l'objet imprécis de mon amour, et à me griser jusqu'au spasme de cette rêverie.

« Je sais pourtant que cette fois-là le moindre bruit de pas m'eut mis en fuite.

« Depuis ce jour, je pris goût à ce genre de folie, et cette scène se renouvela souvent. Mais, comme je prenais trop bien mes précautions, je ne fus longtemps jamais vu de personne.

« Je ressemblais parfaitement, à cette époque, à ce que disent des « impulsifs » messieurs les psychiatres.

« Par intervalles, je cessais complètement d'avoir l'idée ou l'envie de montrer mon sexe. Puis, un beau jour, sans raison, ou sous l'incitation de circonstances favorables, l'idée s'emparait de moi. Attaque soudaine et implacable. Le sang à la tête, la gorge serrée, tremblant de tous mes membres, j'étais en face de mon désir comme devant un désastre inévitable.

« Puis, je cédaï, connaissant bien le compromis dans lequel se terminerait la crise et que je n'exhiberais qu'*in deserto*, me contentant de pures imaginations, appelant un spectateur de toute la violence de ma passion et le craignant de toute la force de ma honte.

« Puis, un jour, je me lançai à âme perdue dans l'immoralisme, proclamant bien haut l'absurdité d'une morale sociale cause de tout mon mal et rêvant d'un monde où toute volupté serait sainte.

« C'est alors que je cherchai des lieux plus découverts, des routes obscures, à la tombée de la nuit, des fenêtres bien placées, des portières de chemin de fer.

« L'angoisse par laquelle débutèrent mes dernières crises fut toujours intense ; mais, au lieu de résulter d'une lutte intérieure, elle résidait dans ce dilemme : être vu, mais n'être ni reconnu ni arrêté. Et croyez-moi, c'est tout aussi cruel, car ma crainte de la honte publique est un frein aussi sérieux que mes anciens principes moraux ; et si je n'étais pas certain au moment où je me livre à mon vice de n'être reconnu ni appréhendé par personne, jamais, même au plus fort de la tentation, je ne succomberais. Réussir pour moi est d'autant plus compliqué que le comparse innocent de mon jeu ne fut jamais quelconque.

« Le regard d'un homme mûr ou d'une vieille femme me glace et me met en fuite. Il me faut de jeunes femmes, jolies autant que possible et d'un air plutôt innocent, de toutes jeunes filles, des petits garçons.

« Les rares fois où j'obtins satisfaction, une véritable ivresse m'envahit. Ivresse toute psychique malgré sa puissance, née de ce que j'imagine le regard tombant sur moi comme un regard chargé de luxure ou de trouble, semblable à celui que j'aurais, moi, à l'adresse d'un être jeune et beau se dévoilant sous mes yeux.

« N'y a-t-il pas d'ailleurs, pour tout homme, une volupté à éveiller la volupté ? Et mon cas est-il en cela bien étrange ? »

Vers 19 ans, X... a eu sa première maîtresse. Depuis lors, il en a connu plusieurs et, peut-être à grâce à elles, il a mené pendant de longues périodes une vie sexuelle tout à fait normale. Mais il a eu des crises entre temps.

Marié depuis un an à une femme agréable qu'il dit aimer et désirer, il n'a pas exhibé depuis cette époque.

Mais il dit éprouver beaucoup moins de plaisir au coït pur et simple qu'aux autres jeux plus ou moins recherchés de l'amour, et il ne peut pas affirmer qu'il soit définitivement guéri.

A la lecture de cas semblables, une chose frappe d'abord : à l'inverse de ce qu'on pourrait penser, l'exhibitionniste supérieur ne résiste pas plus au désir anormal qui le presse

que le débile ou l'inférieur. C'est que, pas plus que ceux-ci, il n'a le sens de l'immoralité de son acte.

C'est un perversi sexuel. Et comme tel, il considère la plupart du temps son penchant anormal comme bizarre mais légitime.

La seule anxiété qu'il avoue réside dans l'antagonisme entre son désir souvent assez violent et les difficultés pratiques de sa réalisation, et non pas dans une lutte intérieure. Une certaine angoisse n'accompagne-t-elle pas souvent un désir amoureux parfaitement banal que les circonstances rendent irréalisable ? Qui songerait à parler alors d'obsession impulsive ? Pour l'exhibitionniste, les manifestations qui remplacent le désir normal n'ont-elles pas le droit de provoquer les mêmes transes ? Au reste, comme on l'a vu, ces transes ne sont pas toujours bien affreuses.

Ce qui enlève tout caractère d'obsession vraie à de tels actes, c'est le soin minutieux que prend en général notre homme pour se placer dans des conditions d'impunité à peu près certaine.

Rousseau ne montre « l'objet ridicule » à l'ouverture du soupirail qu'après s'être assuré une retraite inviolable dans les couloirs profonds qui y débouchent. Tel autre recherche avec soin ses spectateurs parmi des enfants qui ne diront rien ou du moins ne pourront eux-mêmes l'appréhender ; la vue d'un homme mûr le fait aussitôt rentrer dans sa coquille. Notre X... déclare en propres termes que c'étaient les circonstances particulièrement propices, comme la portière d'un wagon vide, qui éveillaient son désir, et que jamais il ne se fut livré à sa passion dans un lieu où quelqu'un eut pu le reconnaître.

Cette conscience absolue du danger couru, ce soin minutieux mis à l'éviter, l'apparente sincérité des confessions sans récit de lutte angoissante, et le caractère discutable de celles qui la mettent en avant, nous incitent à considérer l'exhibitionnisme comme une perversion sexuelle ordinaire ayant, ni plus ni moins que tout autre phénomène psychi-

que, la possibilité de prendre dans certains cas la forme obsédante.

Chose curieuse à constater : plus la déformation est profonde et le désir constant, moins il y a d'obsession angoissante.

C'est au début de l'histoire du mal, alors que ses premières atteintes étonnent le sujet, que sa conscience se cabre et qu'on peut observer la lutte anxieuse.

Mais bientôt la lutte fatigue. Plus le sujet est cultivé et moins il a de peine à discuter la morale et à s'en affranchir. En vertu de cette loi psychologique qui veut que les passions modifient les jugements, il finit, après une courte discussion intérieure, par se dire qu'après tout son vice n'est pas bien méchant.

Chez d'autres, la perversion s'installe même avec une force telle et si subitement que la conscience n'a pas le temps de faire entendre la plus timide protestation.

Si bien que, à l'instant même où l'absence d'anxiété pouvait la faire considérer comme anodine et facilement vulnérable, la perversion est en réalité le plus grave possible. Elle a étouffé définitivement toute résistance ; elle s'est installée dans la maison en maîtresse tyrannique et bien-aimée.

CHAPITRE IV

Pathogénie de l'exhibitionnisme.

Considérations sur les théories émises.

D'où vient le désir de s'exhiber ?

Est-ce, comme le disait Lasègue, un non-sens ? Assurément non. Ce n'est pas au hasard qu'une telle déformation se crée, et il n'est pas besoin de beaucoup de pénétration pour deviner quelle sorte de jouissance les exhibitionnistes éprouvent à leurs pratiques spéciales.

Est-ce, comme le veulent Krafft-Ebing, Magnan et leurs élèves, le stigmate d'une dégénérescence psychique ordinairement héréditaire et qui trouverait l'occasion d'apparaître dans une déchéance organique acquise : impuissance, vieillesse, alcoolisme, etc.

Cette théorie semble excellente pour expliquer la genèse de certaines perversions chez les gens qui ont fait l'objet de notre deuxième chapitre. Et, à vrai dire, il ne s'agit plus là d'obsessions impulsives vraies, mais de ce que Régis appelle les « impulsions psychomotrices », intermédiaires par leur qualité entre les impulsions rudimentaires du débile et celles dont nous cherchons ici l'origine.

Mais cette théorie ne peut expliquer les cas où l'on ne trouve aucun stigmate grossier de dégénérescence.

Faut-il, avec Freud, incriminer un « choc émotionnel » tombé sur l'enfant et ayant troublé son évolution psycho-

sexuelle. S'agit-il, comme il le dit, d'un « refoulement » des tendances profondes de la Libido et d'une « substitution » d'un symbole à l'acte normal sexuel ?

L'hypothèse est séduisante, et plusieurs des observations citées plus haut nous présentent des faits de la vie pré-pubère ou adolescente fortement susceptibles d'avoir eu une influence considérable sur la formation du sujet. Tels la fessée que M^{lle} Lambercier administra à J.-J. Rousseau, tels les spectacles lubriques signalés au début de l'observation XIV.

Mais s'il est indubitable que toute la physionomie future d'une vie est déterminée par les phénomènes psychiques contemporains de l'enfance, il est certain aussi que tout homme a subi pendant cette période d'hypersensibilité des chocs émotionnels, et qu'à ce compte là tout homme devrait être perversi.

Une certaine réceptivité particulière à chaque individu semble donc nécessaire pour expliquer que placés dans les mêmes conditions sociales et morales, sujets aux mêmes émotions, ils réagissent chacun d'une façon particulière. Cette réceptivité à l'égard des commotions émotives a été mise en lumière par Garnier, au Congrès de Neurologie de 1900.

Elle explique le retentissement profond sur le sujet d'événements qui glissent sur les autres, et la genèse des perversions.

Parmi ces perversions, l'exhibitionnisme est peut-être une de celles dont on conçoit le plus aisément l'origine, car elle n'est pas à proprement parler une déviation de l'instinct sexuel normal, mais une surestimation d'un des éléments de cet instinct, élément qui est au moins en germe dans tout être humain.

Qui niera le plaisir presque physique qu'il y a pour tout être à se sentir désiré par un être du sexe opposé ? Ce « plaisir préliminaire », qui ne sert à l'homme normal que

d'excitant, peut dans certains cas prendre une telle importance qu'il en vienne à devenir prépondérant.

Faut-il s'en étonner beaucoup alors que la femme nous offre tous les jours l'exemple d'une telle anomalie ? Regardez-là savourer son plaisir quand, en toilette de bal, elle sent les regards caresser sa chair nue ; quand on la voit, coquette et chaste à la fois, se pâmer à éveiller des désirs bien plus qu'à les satisfaire.

Tel est l'exhibitionniste. Le secret de son bizarre désir est le trouble luxurieux qu'il pense provoquer chez celui qui le regarde.

L'exhibitionniste, autant et plus que l'homosexuel, est psychiquement une femme.

Il a la timidité et la crainte du coït brutal que peut avoir une vierge, il en a le désir de jouissances plus raffinées.

Relisons les quelques confessions citées plus haut. Notre perversi y apparaît d'abord comme un raffiné, choisissant avec un soin tout spécial ses victimes, rebuté si le spectateur qui se présente n'est pas à son goût ou se comporte d'une façon non adéquate à ses vues. En général idéaliste et romanesque, ses plus pures jouissances sont toutes d'imagination. On le suppose volontiers, tel un Marquis de Sade, rêvant avec une profonde volupté à des scènes d'orgies spéciales.

Mais un caractère bien particulier, qui le distingue des autres perversis, c'est qu'il est un orgueilleux timide.

L'homosexuel, voire le sadique, n'est en général pas seul : il fait partie d'une petite chapelle, il a des amis ou tout au moins un complice dans le commerce de qui il retrempe sa force — certains diraient « sa foi » — contre l'hostilité bourgeoise. Toujours prêt à lever l'étendard de son droit contre les lois sociales, il peut citer en sa faveur des vers d'Anacréon ou des passages d'Oscar Wilde.

L'exhibitionniste, lui, n'a pas de confrères. Il est le solitaire des chemins obscurs et des églises désertes, qui ne

peut même pas retrouver dans un De Sade ou un Masoche l'écho fraternel d'une commune passion.

Son vice doux, plus ridicule que dangereux, ne saurait emprunter des allures virgiliennes, et l'on s'explique que, arrêté et conduit devant les juges, il ne trouve souvent d'autre réponse que « je ne sais pas ce qui m'est arrivé — je n'y comprends rien... ».

Cette timidité, cette sauvagerie qui a été le tempérament de l'homme depuis son enfance et n'a fait que croître par l'effet de sa perversion a pu en être l'origine même.

L'adolescent que décrit Rousseau est trop fier et trop timide à la fois pour savoir profiter des femmes. Son tempérament ombrageux, son manque d'argent, l'éducation familiale, le privent des satisfactions sexuelles nécessaires dont il va chercher l'équivalent dans une satisfaction anormale mais seule possible.

Dans ces dernières années, une théorie nouvelle s'est fait jour. C'est celle du rôle primitif des troubles cénesthopathiques dans les obsessions génitales.

MM. Claude et Biancani, dans un rapport au XXV^e Congrès des aliénistes, relatent le cas fort intéressant d'une femme qui, restée absolument ignorante de toute sensation voluptueuse et de tout désir sexuel jusqu'à sa quarantième année, éprouva un jour, à l'approche de ses règles, une jouissance physique considérable, et fit progressivement depuis ce jour-là des troubles d'allure obsédante et impulsive avec tendance à la bestialité et l'exhibitionnisme.

Quelques observations anciennes comportent des traits rappelant un peu ce cas. Tel ce Monsieur de Lalanne, qui exhiba pour la première fois sa verge sous l'influence d'un picotement douloureux et devint exhibitionniste par la suite.

Cette théorie, qui semblerait fausse dans les cas de perversions nées dès l'adolescence, peut avoir son intérêt pour expliquer celles qui surviennent à l'âge mûr, comme

on en observe quelques exemples. Si des expériences nouvelles venaient lui apporter la consécration, elle donnerait l'espoir d'obtenir des améliorations ou même des guérisons par l'application de traitements médicamenteux tels que ces injections de novocaïnes intrarachidiennes dont parlent Claude et Biancani. La question est encore à l'étude.

CHAPITRE V

Conséquences médico-légales.

D'après les considérations qui précèdent, on devine sans peine que rien ne sera si délicat que la recherche du degré de responsabilité pénale dans les cas d'exhibitionnisme.

Les centaines d'observations dont nous avons tâché de tirer une vue d'ensemble nous prouvent que cette anxiété, cette lutte intérieure et cette fixité d'heure et de lieu si souvent invoquées pour trancher le différend, ne sont ni une règle ni un signe pathognomonique.

Elles ne sont pas avouées souvent par des gens offrant les signes les plus grossiers de dégénérescence, et inversement elles n'ont aucune réalité chez beaucoup de ceux qui les mettent en avant.

C'est pourquoi, sans vouloir nier l'existence du syndrome de Garnier, on ne peut s'empêcher de trouver par trop simple le procédé qui consiste à trancher de la responsabilité d'un délinquant d'après l'existence ou l'absence de ce syndrome.

Pour résoudre sûrement le problème, il faudrait pouvoir mesurer et comparer la puissance du désir et la force morale de l'individu.

Malheureusement, on n'a pour ce faire d'autres éléments que les confessions du coupable, toujours suspect d'ignorance ou de mensonge, et l'appréciation purement subjective de l'expert, plus ou moins entachée d'idées préconçues.

Lorsqu'il s'agit d'un arriéré ou d'un dément, bien qu'on ne soit guère fixé sur la violence de l'impulsion à laquelle

il obéit, on est autorisé à atténuer sa responsabilité dans une très large mesure. En pratique, ce critère suffit, permettant d'éliminer de la société pour les placer dans un asile les individus atteints de tares trop grossières.

Mais peut-on se décider si facilement lorsque le sujet est intelligent et représente une valeur sociale considérable, comme cela arrive parfois ?

Se hâter d'affirmer sa responsabilité sur le fait qu'il paraît céder sans combat à son appétit bizarre serait une erreur grave, puisque c'est justement alors que la déformation psychique devient plus profonde que la résistance intérieure tend à disparaître.

C'est peut-être au moment où la lutte anxieuse existe encore que le mal reste vulnérable et qu'une décision dans le sens de l'internement temporaire, soit à l'asile soit à la prison, aura quelque chance de succès.

N'oublions pas, en effet, que la sanction pénale doit être envisagée non pas comme une vengeance de la société contre celui qui a enfreint ses lois, mais comme un moyen de thérapeutique et de prophylaxie individuelles et sociales. C'est à ce titre que la responsabilité devra être maintenue dans les cas où la complaisance du sujet pour une obsession minime est évidente.

Pour en établir l'existence, ce n'est pas la seule perversion en cause qu'il faudra analyser, mais aussi et surtout toute l'histoire du sujet, les stigmates des tares héréditaires ou acquises, la puissance de toutes ses réactions émotives, la valeur de sa volonté. On n'aurait qu'une vue segmentaire et fautive en restant dans le cadre étroit de sa perversion, dans cette circonvolution réduite où tout est troublé et mis à l'envers. C'est l'homme tout entier qu'il s'agit de peser dans la balance.

C'est d'ailleurs, dans beaucoup de cas, une bien misérable distinction que : responsable et irresponsable ; et les conséquences de ces deux verdicts, asile et prison, paraissent désespérément inutiles. Parfois la perversion est si pro-

fonde, elle a su si bien prendre une figure bénigne et légitime aux yeux du sujet, que rien ne peut sur elle. On voit des malheureux ne sortir d'une claustration de 6 mois que pour retomber dans leur passion. Il semble qu'il faudrait pour eux des mesures moins rigoureuses même que le séjour à l'asile, moralement aussi déplorable que celui de la prison.

Devant cette désespérante inutilité, devant la tristesse qu'il y a à envoyer parmi les fous ou les criminels un homme qui peut être plein d'esprit, de savoir et de cœur, on ne peut que considérer avec hésitation la justice de la loi qui les élimine du monde.

Mais s'il semble souvent impossible d'attaquer le mal alors qu'il est établi en maître, peut-être peut-on rêver d'une méthode prophylactique s'adressant à l'enfance de ce même mal et basée sur ce que l'analyse nous montre de son étiologie.

N'y aurait-il pas intérêt, chez ces enfants à hérité un peu chargée, chez ces petits hyperémotifs chez qui un développement précoce n'est qu'une faiblesse de plus à l'égard des chocs émotionnels possibles, n'y aurait-il pas un intérêt puissant à orienter dès le début leur vie sexuelle vers les satisfactions normales ? Ne faudrait-il pas secouer et briser ce long atavisme de pruderie qui, ne pouvant malgré tout étouffer la sexualité, cette source d'émotions et d'action qui semble la plus puissante de l'âme humaine, la refoule seulement et accroît encore sa violence fatale ? Ne faudrait-il pas en guider avec discrétion et prudence les progrès, puisque, quand on la comprime elle se transforme si facilement en un cancer incurable, disgracieux et anémiant sur une vie qui eut pu s'épanouir particulièrement harmonieuse et forte ?

CONCLUSIONS

- I. — Sans vouloir nier l'existence d'exhibitionnistes à obsessions impulsives selon la description de Garnier, le nombre très restreint des cas pouvant être rangés sous cette appellation et leur caractère discutable invitent à penser qu'il sied tout au moins de restreindre beaucoup l'importance de ce syndrome.
- II. — L'étude des cas anciens et récents montre que la grande majorité des exhibitionnistes conscients sont des débilés, des inférieurs, ou des amoindris chez qui la lutte anxieuse n'existe pas ou existe à peine.
- III. — Que les autres sont des perversis sexuels, considérant pour la plupart leurs appétits anormaux comme légitimes et peu dangereux, et que plus leur perversion est accusée moins elle est obsédante car ils la satisfont sans aucune révolte de conscience.
- IV. — La genèse probable de cette perversion doit être cherchée dans la nature hypersensible et féminine de l'enfant sur qui la privation des satisfactions normales et le moindre choc émotionnel déterminera l'arrêt de l'évolution psycho-sexuelle ou « plaisir préliminaire ».
- V. — De ces considérations, il résulte que :

1° Il faudra être très circonspect quand il s'agira d'établir le degré de responsabilité de ces délinquants

et se baser non pas sur le fait que son cas cadre plus ou moins avec un syndrome classique, mais sur une étude attentive de toutes ses facultés ;

2° Il est des cas où les deux alternatives : hôpital et sanction judiciaire, semblent également inutiles et déplorables ;

3° C'est peut-être dans une éducation sexuelle de l'enfant qu'il faudra chercher la prophylaxie de ce mal.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président,

R. CRUCHET.

Vu :

Le Doyen,

C. SIGALAS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER .

Bordeaux, le 1^{er} Avril 1924.

Le Recteur de l'Académie

F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

- LASÈGUE. — *Union Médicale*, 1877.
- BALLET. — *Semaine Médicale*, 1893.
- MAGNAN. — Recherches sur les centres nerveux.
— *Archives de l'anthropologie criminelle*, t. vi.
— *Archives de Neurologie*, 1899.
- KRAFFT-EBING. — Psychopathie sexuelle.
— Rapport au Congrès de Neurologie, 1900.
- MOREAU DE TOURS. — Aberrations du sens génésique.
- THOINOT. — Conférences de médecine légale, 1896-1897.
- VIGOUROUX. — *Annales médico-psychologiques*.
- BOISSIER et LACHAUX. — Perversion sexuelle à forme obsédante, 1894.
- GARNIER. — *Annales médico-psychologiques*, 1894.
— Rapport au Congrès de Neurologie, 1900.
- LALANNE. — Les exhibitionnistes. (Thèse de Paris, 1896.)
- GEORGE. — Considérations sur les exhibitionnistes impulsifs. (Thèse de Paris, 1899.)
- FREUD. — *Passim*.
- LABIRE. — Etat mental et psychique des individus poursuivis pour attentats aux mœurs. (Thèse de Bordeaux, 1904.)
- DESAUNAIS-GUERMARQUER. — De la valeur séméiologique des obsessions et des impulsions chez les anormaux sexuels. (Thèse de Paris, 1905.)

- IVANOW. — Obsession et perversion sexuelle. (*L'Encéphale*, 1910.)
- HARTENBERG. — Obsession et perversion sexuelle. (*L'Encéphale*, 1911.)
- VERNET. — Un exhibitionniste impulsif. (*Annales médico-psychologiques*, 1916.)
- RÉGIS. — Précis de Psychiatrie. (Edition 1914.)
- RÉGIS et HESNARD. — La Psycho-analyse.
- CLAUDE et BIANCANI. — Sur un cas d'obsession génitale chez la femme. (*L'Encéphale*, 1921.)
- VERGER. — Evolution des idées médicales sur la responsabilité des délinquants.
-

